

Thibault Montbazer
Une année terrible

Histoire biographique
du siège de Paris
1870-1871



PASSÉS COMPOSÉS

Une année terrible

Thibault Montbazet

Une année terrible

HISTOIRE BIOGRAPHIQUE DU SIÈGE DE PARIS
1870-1871

PASSÉS/COMPOSÉS

ISBN : 978-2-3793-3356-9

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2022, mars

© Passés composés / Humensis, 2022

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

*À mon père, compagnon des premiers mots de ce livre,
et dont j'aurais aimé qu'il lise les derniers.*

Sommaire

Introduction.....	11
Chapitre 1. Portrait en kaléidoscope	15
Chapitre 2. Entrée en guerre	53
Chapitre 3. Les métamorphoses	115
Chapitre 4. Cette grande prison	153
Chapitre 5. Retours	193
Conclusion. La fabrique de l'événement : une histoire biographique	241
Notes	245
Bibliographie	269
Remerciements	281

Introduction

La guerre de 1870-1871 n'est sans doute plus tout à fait une « guerre oubliée ». Comme l'a montré le dynamisme des parutions à l'occasion du cent-cinquantième anniversaire du conflit en 2020, l'historiographie sur le sujet s'est profondément renouvelée. Pour autant, 1870 reste un angle mort de la mémoire collective française. La force identitaire du mythe communard et, plus encore, le souvenir de la Grande Guerre font écran à cet événement. Comment, en effet, ne pas lire 1870 sans apercevoir 1914 ? On ne pourrait cependant parler d'*origine* : ce serait postuler que quelque chose a duré, s'est maintenu à travers les décennies, identique et de même nature. On ne peut pas non plus lire le début par la fin, et voir en 1914 un nécessaire advenu parce que 1870 a eu lieu. De ces problèmes méthodologiques, les historiens se sont déjà emparés. Ils s'attachent aujourd'hui à en raconter l'histoire au présent, tenant compte des possibles non réalisés et des enjeux mémoriels. Mais ce récit est surtout celui d'un impossible surplomb : conflit moderne, 1870 a produit une documentation considérable, récits, images, témoignages, archives militaires et administratives, journaux. Dès lors, décrire l'opinion publique au moment de

Une année terrible

la déclaration de guerre ou le quotidien de Paris assiégé revient, parfois, à juxtaposer les subjectivités et l'anecdotique en quête d'un panorama utopique.

Il ne s'agit donc pas ici de refaire une histoire de la guerre franco-prussienne, ni de reconstituer les étapes de la mémoire du conflit, ce que d'autres ont fait et feront mieux que nous¹. Nous pouvons plutôt tenter de suivre les fils tendus par les sources produites et archivées à quelques moments clés d'une vie, comme les points fixes d'un canevas autour desquels viendraient se nouer des formes et des figures. En bref, faire l'histoire de l'événement à l'échelle *biographique*, observer sa fabrique par l'emboîtement de temporalités différentes et subjectives. L'événement est à la fois « sphinx » et « phénix », selon l'expression de François Dosse : sphinx en tant qu'il bouleverse, par son irruption et sa radicale nouveauté, les capacités d'y trouver un sens ; phénix, parce que, jamais clos, il vient « sans arrêt rejouer de sa présence spectrale avec des événements ultérieurs² ». Quand entre-t-on dans l'événement, et quand en sort-on ? Toute réflexion sur l'événement implique donc de laisser de côté le temps objectif et impersonnel, et d'accepter le temps individuel, qui peut, à loisir, s'intensifier, s'épaissir, se plier et se déplier.

Nous proposons de suivre dans ce livre les sources prélevées d'archives de famille. Durant les étés passés adolescent dans la maison familiale de Pierreclos, en Saône-et-Loire, tout ramenait en effet au passé. Les bibelots, les étagères des bibliothèques et les paysages mêmes étaient hantés par les géants des mythes familiaux. Traverser le ruisseau du fond du jardin était comme

Introduction

« explorer l'Orénoque³ » ; ouvrir les vieux meubles transformait en archéologue des fonds de tiroir. Exhumer ces trésors n'était pas chose aisée et il fallait plusieurs assauts auprès de leur gardien, un vieil oncle qui débordait d'histoires et de géographies, pour y accéder : on revenait plusieurs fois à la charge, cachant des intentions presque coupables, jusqu'à ce qu'enfin une porte s'ouvre, de laquelle on tirait ce qui était immédiatement pris pour une relique sacrée, peu importe sa nature. Cette liturgie de la mémoire familiale participait largement de l'excitation. Un jour, on me présenta ainsi quatre carnets à la couverture marron et la tranche lie de vin. Les trois premiers débutaient par la reproduction d'une carte de France, amputée de ses départements d'Alsace-Moselle, suivie d'une belle écriture soignée consignant 157 lettres allant du 5 août 1870 au 31 janvier 1871, écrites par un fonctionnaire enfermé dans Paris assiégé à son épouse restée en province⁴. Le quatrième carnet contenait quant à lui un récit rédigé en 14 chapitres et intitulé « Souvenirs d'un grand-père », relatant la sortie de Paris et le retour en Mâconnais entre le 2 et le 6 février 1871⁵. Ces quatre carnets, s'ils ne sont pas de sa main, ont pour auteur un certain Léon Lescœur, aïeul fondateur d'une lignée familiale ayant pour point de gravité cette maison de Pierreclos, et dont l'image de vieux patriarche aux favoris blancs et aux yeux froids m'était familière. Ils ont été copiés sous sa commande et sa dictée par la main de sa belle-fille Julie Lescœur, au tournant des années 1904-1905.

On se trouve d'emblée en présence d'une double temporalité : d'une part une correspondance quotidienne, déployant lentement des faits, en flux et reflux, au gré des

Une année terrible

événements et des réactions. D'autre part un récit qui les ramasse, en un seul tableau, de manière plus littéraire et remémorée, alors que la République et l'Allemagne unie et honnie font désormais partie du décor, comme intangibles. La lecture consécutive de ces deux écrits nous fait voir non une continuité obligée, mais un fil tissé par une vie parmi d'autres, tendu entre deux points. Voilà ce que vit et rapporte, au jour le jour, un témoin de 1870 ; voici ce que pense, en 1905, un homme d'une certaine classe sociale, qui a vécu 1870. C'est ce rapport intime à l'événement qu'il faut comprendre, sans s'obliger à en tirer des généralités. C'est aussi un peu, enfin, un exorcisme : rappeler à ce portrait au regard entêtant et immobile, saint patron de la salle à manger, l'être de chair et de sang qu'il a été.

CHAPITRE 1

Portrait en kaléidoscope

Les Français entrent au XIX^e siècle dans une ère de l'archive. Désormais, les traces de leur vie et les lieux de leur existence se retrouvent consignés dans des liasses de papiers caractéristiques du fonctionnement des États modernes. L'empreinte de leur pas n'est cependant pas imprimée partout de la même profondeur. Quand Louis-François Pinagot¹, nom pris au hasard dans les archives départementales de l'Orne par l'historien Alain Corbin, n'a laissé de son existence qu'une poignée de mentions écrites, d'autres vies résonnent jusqu'à nous par d'innombrables échos.

C'est le cas du personnage principal de ce livre. Léon Lescœur a laissé son nom, et cherché à le faire. Une profusion d'écrits a circulé autour de lui, a traversé son parcours et porte la trace de sa main : les archives du ministère de l'Instruction publique, ses écrits personnels, les papiers de famille, les photographies... Léon Lescœur fait partie de cette classe sociale qui au XIX^e siècle prend couramment la parole, s'exprime sur les sujets du temps, consigne ses émotions. Tirer son portrait est donc un exercice moins courageux et plus banal que celui d'Alain Corbin, qui a dû s'appuyer sur « les vides et les silences » pour construire

Une année terrible

l'histoire de Louis-François Pinagot. Mais le risque n'est pas moins grand de tomber dans le piège de son propre récit de lui-même. Ce qu'il nous reste de Léon Lescœur est en réalité un kaléidoscope fait des lumières multiples renvoyées par sa famille, ses collègues, ses supérieurs, l'administration ou lui-même. Écrire l'histoire est donc apprendre à faire un deuil, celui de ressusciter un homme dans son entier. Comme l'écrit Jacques Le Goff au seuil d'un ouvrage de 900 pages qui lui sont consacrées : « Saint Louis n'a pas existé² ».

Une vieille famille chrétienne et bourgeoise de province

Commençons par ses propres mots : « Je suis de la province, la modeste et honnête province³ ». Et quand ailleurs il doit se comparer à un ancien de ses supérieurs, il écrit : « [il] n'était pas comme nous de vieille famille chrétienne et bourgeoise de province. L'éducation de famille semblait lui avoir manqué⁴ ». Beaucoup est dit ici de la façon dont Léon conçoit son identité.

Paris et la province. Voici un binôme familier et qui n'a pas pris une ride. Déjà au XIX^e siècle, on monte à la capitale par contrainte, par ambition ou par fantasme ; quant au reste du pays, il se retrouve tout entier réuni sous cette appellation aussi vague que puissante, et qui renferme tant de représentations. Rusticité, rudesse, immobilisme (Zola insiste dans *Les Rougon-Macquart* sur la « lourdeur et l'épaisseur provinciale »), mais aussi moralité et

Portrait en kaléidoscope

honnêteté, un peu de « la terre ne ment pas ». On divise ensuite la campagne selon des races et des milieux qui forment autant de caractères. Pour le département de l'Ain, dont vient Léon, un préfet oppose en 1852 la vivacité des habitants de la plaine à l'apathie des pays de montagne⁵. Au cours de sa carrière, un supérieur pointera du doigt la violence de sa « nature méridionale⁶ ». Comme l'écrit encore Alain Corbin : « on connaît la logique de tels discours, la cohérence de cette géographie des tempéraments [...] au point que l'on ne sait plus trop si elle reflète ou si elle crée les comportements⁷ ». En effet, l'infériorisation de ces catégories identitaires est telle qu'on peine à savoir si elles sont endogènes ou viennent de l'extérieur. Quoi qu'il en soit, cette identité provinciale semble bien structurante pour Léon, par opposition à Paris, « cette capitale orgueilleuse que le monde nous envie », mais dont lui-même avoue, presque avec honte, qu'elle ne fait pas son bonheur⁸. Ville révolutionnaire par excellence, elle est un peu foule, elle qui s'agite, remue, toujours girouette aux événements. On la verra d'ailleurs, à travers les lettres du siège aux prises avec les plus folles excitations comme les plus profonds désespoirs. Sa vieille grand-mère l'avait pourtant bien averti quand il partit y faire ses études : « [elle] déplorait mon sort d'aller m'engouffrer dans cet abîme de perdition qu'elle appelait la Babylone moderne⁹ ». Paris, pour la littérature romantique des années 1830-1840, était devenu le lieu de la monstruosité morale : irrégion, vol, débauche et prostitution. C'était Babylone, Sodome, Gomorrhe. Il faut dire que le christianisme n'avait pas légué un regard nuancé de la ville : elle sera Jérusalem, ou elle sera Putain.

Une année terrible

De ses origines provinciales, Léon hérite peut-être surtout d'un milieu social. Il naît en 1821, à Bâgé-le-Châtel, un village près de Mâcon qui dépasse à peine les 700 habitants. Bâgé, c'est cette plaine rurale de Bresse, ponctuée de petits bourgs commerçants et longée par la Saône. Elle forme comme un vaste lac s'étirant depuis Lyon vers le nord, et reliant deux rives montagneuses : à l'ouest la côte de Bourgogne jusqu'aux monts du Beaujolais, et à l'est le Jura. C'est là le confluent de familles qui, comme le cours d'une rivière, sont descendues des hauteurs, attirées par les richesses de la plaine et les héritières à marier. Les Lescœur, artisans originaires de Saint-Amour dans le Jura, s'y installent vers le milieu du XVIII^e siècle. Léon est le deuxième d'une fratrie de onze enfants, dont sept seulement survécurent : la mortalité infantile, en ce premier XIX^e siècle, frappe encore durement les familles de toutes les classes sociales. La variole, surtout, mais aussi la fragilité des soins donnés aux nourrissons, fauchent les enfants qui sont autour de 20 % à mourir avant l'âge d'un an. Par quatre fois on trouve trace du père, Jean-Olive, comparissant devant l'officier d'état civil pour informer de la mort d'un enfant âgé d'un mois, un autre de cinq jours, un autre encore d'une demi-heure. L'aisance du foyer et la vie de village permettent pourtant à la mère, Angélique, de nourrir ses enfants avec son propre lait. En ville bien souvent, l'exiguïté des logements oblige à mettre l'enfant en nourrice, et pour les plus pauvres loin à la campagne, au prix d'un trajet périlleux pour le nouveau-né et sans l'assurance de soins appropriés. Dans ce contexte, l'allaitement à domicile est un signe extérieur de richesse, et une raison pour Louis, frère cadet de Léon, de faire

Portrait en kaléidoscope

d'Angélique le portrait idéal de la mère chrétienne : « Elle a accompli jusqu'à l'héroïsme toutes les tâches de la maternité... et moi, en particulier, je lui dois deux fois la vie, ayant été si difficile à nourrir qu'entre les mains d'une nourrice, j'aurais infailliblement succombé », écrit-il dans son journal au décès de sa mère¹⁰. C'est une pratique suffisamment rare pour être signalée : à Lyon, à la fin du XIX^e siècle, la moitié des nouveau-nés sont mis en nourrice.

Cela fait écho à un autre élément de l'identité familiale : la religion chrétienne, et cette « éducation de famille » fondamentale qui transmet les normes morales. En parlant de *vieille famille chrétienne*, Léon cherche à se distinguer de toute cette bourgeoisie qui, s'étant éloignée du catholicisme à la Révolution, avait à partir des années 1830 amorcé un tournant religieux dans une effervescence d'idées et d'innovations spirituelles. Aussi le christianisme orientait des opinions politiques fortes durant ce siècle ouvert par 1789. D'autant que c'est un courant radical qui marque la famille de Léon : le jansénisme. Au XVII^e siècle, les idées associées à l'évêque d'Ypres Cornelius Jansen demeurent de l'ordre de la polémique théologique, contre les jésuites notamment. Elles postulent que l'on ne peut faire soi-même son salut, concédé uniquement par la grâce impénétrable de Dieu. L'Homme est-il libre ? La question religieuse posée était fondamentale. Elle aurait pu rester dans le cercle réduit du débat intellectuel. Seulement la religion sous l'Ancien Régime n'est pas une affaire privée. Elle est une vérité, incarnée dans une institution qui se veut universelle, l'Église, et dont le roi est le défenseur. La religion, c'est l'ordre social. Aussi il ne fallait qu'un

Une année terrible

pas pour que ceux qui professaient les idées de Jansen, en réalité une nébuleuse informe et sans unité, prennent pour le pouvoir les contours nets d'un groupe contestataire. Celui-ci, qu'on nomme désormais volontiers « jansénisme » quand on en est un adversaire, s'incarne dans la spiritualité sobre et exigeante des religieuses d'une abbaye reculée de la vallée de Chevreuse, Port-Royal des Champs. Durant les années 1710, Louis XIV fait raser Port-Royal, le pape condamne les idées jansénistes. Et comme toute foi s'excite dans la persécution, le courant rebondit, recrute chez toutes les classes sociales : noblesse de robe, bourgeoisie, mais aussi de plus en plus les classes populaires, en s'appuyant sur les récits de miracles, les visions et les séances de « convulsions ». Le conflit avec le pouvoir lui donne une couleur définitivement critique et contestataire, à laquelle s'adjoignent des idées gallicanes, c'est-à-dire attachées aux libertés de l'Église de France vis-à-vis de l'autorité du pape de Rome. Ainsi, le jansénisme se trouvait condamner ensemble l'absolutisme du roi et l'absolutisme du pape, rejoignant la liste bouillonnante des contempteurs de ce régime qui allait devenir l'Ancien.

1789 est donc accueillie avec satisfaction par le jansénisme, dont la branche la plus radicale et la plus rigoriste, dite « convulsionnaire », s'est ancrée en province notamment à Lyon et dans le Mâconnais, au sein de quelques réseaux familiaux nobles et bourgeois qui forment de véritables communautés. Le village de Pierreclos, près de Mâcon, en est un des foyers, autour de la figure de la jeune Françoise Boussin. Celle-ci se fait appeler sœur Isaac depuis que le prophète Élie lui est apparu et l'a fait devenir « Israélite, membre de la tribu de Lévi, et vraie fille

Table des matières

Introduction.....	11
Chapitre 1. Portrait en kaléidoscope	15
Une vieille famille chrétienne et bourgeoise de province	16
La montée à Paris.....	32
Le service de l'État : une carrière sous l'empire.....	37
Chapitre 2. Entrée en guerre	53
Le temps court.....	54
Le temps long	76
Les figures de la catastrophe	104
Chapitre 3. Les métamorphoses.....	115
Paris se prépare.....	118
Paris est un camp.....	132
Paris est un tombeau.....	145
Chapitre 4. Cette grande prison	153
Attendre demain	154
Géopolitique de la faim.....	164
Les invisibles.....	176
Tenir le lien.....	184

Une année terrible

Chapitre 5. Retours	193
Retour de Paris	195
Contours, détours et retours d'un ennemi.....	205
Retours en 1870 : une relecture politique de la guerre et du siège	218
Conclusion. La fabrique de l'événement : une histoire biographique	241
Notes	245
Bibliographie	269
Remerciements	281